

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

Mgr Pierre-Marie LACOINTE

Evêque de Beauvais



Chanoine
Charles FICHAUX

*Un jardinier d'âmes,
un artisan de vie chrétienne.*

SP **S** ES

Mgr Pierre-Marie LACROIX

Evêque de Nancy

Chanoine

Chanoine Charles FICHAUX

10.664

16^e Lm²⁷

87482

DL-15 9 1981-12625

Chanoine Charles FICHAUX

Mgr Pierre-Marie LACOINTE

Evêque de Beauvais

Chanoine Charles FICHAUX



*Un jardinier d'âmes,
un artisan de vie chrétienne.*

SPES

Mgr Pierre-Marie TACONNET
Docteur en Philosophie

Chanoine Charles FICHAUX



La justice d'aujourd'hui
est l'œuvre de nos pères.

Paris, 1964

10

*A la mémoire vénérée de Son Eminence
le Cardinal Suhard, qui aima tant ses prêtres.*

AVANT PROPOS

Voire le vie de Charles Suhard, c'est à la fois répondre
à des vœux légitimes, et donner une œuvre digne
de son nom.

Il est un événement majeur de notre histoire, et il
est un événement majeur de notre histoire.

Il est un événement majeur de notre histoire, et il
est un événement majeur de notre histoire.

Il est un événement majeur de notre histoire, et il
est un événement majeur de notre histoire.

Il est un événement majeur de notre histoire, et il
est un événement majeur de notre histoire.

Il est un événement majeur de notre histoire, et il
est un événement majeur de notre histoire.

Il est un événement majeur de notre histoire, et il
est un événement majeur de notre histoire.

Il est un événement majeur de notre histoire, et il
est un événement majeur de notre histoire.

Le Cardinal Sédouy, par son tout ses prédécesseurs
à la mémoire éternelle de Son Excellence



AVANT-PROPOS

Ecrire la vie du Chanoine Fichaux, c'est à la fois répondre à des désirs innombrables, et tenter une œuvre presque impossible.

Voici un authentique apôtre du peuple de Paris. Pendant près de cinquante ans il a engendré à la vie chrétienne et à l'apostolat des générations de jeunes gens qui, devenus des hommes et des pères de famille, lui sont restés fidèles, ont demandé ses conseils et lui ont à leur tour confié leurs fils. Bien plus de cent prêtres affirment lui devoir ou leur vocation, ou du moins la physionomie spéciale qu'a prise leur sacerdoce. Tous ceux-là voudraient retrouver son souvenir, entendre sa voix, revoir son visage. Et avec eux tant d'amis, de confrères, d'auditeurs d'un jour qui sont restés sous le charme d'une figure prenante, sympathique. Partout on veut lire « La vie du Père Fichaux ». Quand il était au milieu de nous, on lui amenait volontiers un ami, on lui présentait sa fiancée ou ses enfants : tous étaient conquis. Il faudrait maintenant pouvoir distribuer sa biographie. Cela ferait tant de bien !

Ecrivons donc. Le sujet est enthousiasmant. Et il n'est pas désagréable d'être sûr à l'avance de tant de lecteurs et si indulgents...

C'est là que la difficulté commence. Les souvenirs affluent, des images jaillissent, le cœur s'émeut. C'est une poussée de vie intense ; mais si terriblement vivante qu'on ne sait comment l'exprimer.

— Alors procédons par ordre. Faisons de l'histoire. Traçons la chronologie des événements. Classons les documents. Copions des citations... Cela devient inextricable.

Il est plus malaisé de raconter la vie d'un « Père de jeunesse » que celle d'un savant, d'un homme politique ou d'un général. Les événements de la vie intérieure, les étapes d'une éducation se décrivent moins nettement que les destinées d'un pays, les fluctuations de la guerre ou les découvertes consignées dans des mémoires à l'Académie. Il est vrai, à l'époque de l'abbé Fichaux, et à Paris même, il y a eu d'autres éducateurs éminents. Pour n'en citer que quelques-uns, il y a eu l'abbé Esquerré, il y a eu l'abbé Bernard, il y a eu Mgr Petit de Julleville. Ceux-là, on a pourtant écrit leur vie.

Oui, ceux-là avaient une histoire. Ils avaient un passé, une famille. Ils ont fondé une œuvre, un collège. Ils se sont remués. Ils ont écrit...

L'abbé Fichaux n'a pas d'histoire. Il est sans père, sans mère et sans généalogie. Le village de sa naissance, rasé par la guerre en 1918, a été reconstruit de neuf. Personne ne s'y souvient de son nom. Neuve l'église, neufs les fonts baptismaux. Orphelin dès le jeune âge, il a été élevé par des Religieuses qui sont presque toutes mortes depuis longtemps.

On a pu interroger deux vénérables Sœurs qui vivaient encore en 1946 et qui avaient connu Charles Fichaux enfant. Hélas, elles étaient si âgées que leurs rares souvenirs se contredisaient.

L'Hôtel-Dieu où notre héros a grandi a été, lui aussi, détruit par la guerre. La chapelle de sa Première Communion n'a même pas été reconstruite. Le Petit Séminaire Notre-Dame des Champs où il a passé quatre ans ? La chère Chapelle

où il avait célébré sa première Messe ? démolis tous deux, lors du percement du Boulevard Raspail à Paris. Vraiment, l'abbé Fichaux n'a laissé aucun monument !

Sa vie sacerdotale est absolument sans événements. En quarante-six ans il n'a habité que deux appartements, aussi banals l'un que l'autre. Il s'est occupé d'une œuvre, qu'il n'a même pas fondée, et c'est une œuvre purement spirituelle, sans locaux, sans démonstrations extérieures. Il a beaucoup parlé ; mais c'était surtout dans le ministère de la confession, de la direction ou bien dans des Retraites, où il disait toujours les mêmes choses. Il les disait avec une chaleur, une conviction magnifiques : mais littéralement c'étaient toujours les mêmes choses. Et cela exprès, de parti pris. Il a écrit des milliers de lettres, infatigablement. Ceux qui les ont reçues les gardent avec vénération. Mais il écrivait toujours à peu près la même chose...

Faire appel à des témoins ? Ils n'ont tous qu'un cri : « L'abbé Fichaux ? Il était si bon, si fidèle, si délicat ! Quelle belle âme : un vrai Saint. Que serais-je devenu sans lui ? Je lui dois tout ».

C'est splendide. Mais pour un historien c'est tout de même maigre. Comment décrire une âme sacerdotale à l'état pur ? Comment la raconter ?

L'intéressé lui-même était un peu de cet avis, sans doute pour un motif différent. Un jour que, par plaisanterie affectueuse, on lui disait : « Monsieur l'abbé, quand on écrira votre vie... », la réponse vint raide comme balle : « Veux-tu te taire ! Si jamais quelqu'un se mêle d'écrire ma vie, je donnerai des coups de pieds dans ma boîte », c'est ainsi que, par avance, il a toujours appelé familièrement son cercueil.

Malgré lui et malgré les difficultés, il faut pourtant bien s'y résoudre, puisque tout le monde le réclame. Nous nous sommes efforcé de grouper des faits, des souvenirs, des notations psychologiques, de reproduire des citations.

Nous n'avons pas d'autre ambition que de tracer une modeste esquisse, dont nous ressentons toute l'imperfection.

Nous appelons de tout cœur les rectifications et les éclaircissements qui pourraient la compléter. Plaçant notre personnage dans l'immense fresque de son époque, nous souhaitons seulement garder de l'oubli une vie humble et féconde avec tant d'autres vies qui lui sont redevables de leur splendeur intérieure.

Puissent ces simples pages réveiller et prolonger l'écho d'une voix qui nous fut chère et bienfaisante. Puissent-elles entraîner beaucoup d'âmes à mieux aimer « notre grand Dieu ». Celui qui les a écrites y a retrouvé les sources les plus profondes de sa jeunesse. Il les offre fraternellement à tous ceux qui furent et demeurent les fils spirituels de Monsieur Fichaux. Même s'il parvient mal à faire rayonner pour les autres l'âme vibrante de foi du « Père », il ne doute pas que ceux qui l'ont connu le retrouvent à chaque ligne, car leur cœur chantera plus fort que les phrases et les mots imprimés.

Paris (St-Antoine des Quinze-Vingts), février 1955.

P. L.

Nous adressons l'expression de notre reconnaissance à tous ceux qui nous ont aidé dans notre travail.

L'abbé Fichaux contait volontiers avec la plus grande simplicité les souvenirs de son enfance, de sa jeunesse et de toute sa vie. Ils nous ont été rapportés tout chauds et tout vivants.

Notre gratitude particulière va à ceux qui ont bien voulu se dessaisir de lettres précieuses pour eux. M. l'abbé Brion, M. l'abbé Dubrez et M. l'abbé Georges Guérin ont eu la bonté d'en recueillir toute une collection.

Les Augustines de l'Hôtel-Dieu de St-Quentin se sont ingénies à nous transmettre tous les souvenirs et documents qu'elles ont pu trouver. Elles ont accueilli notre enquête avec une inlassable bonté.

A Soissons, M. le Chanoine Poette (1) et M. l'Archiviste de l'Evêché nous ont informé avec la plus grande bienveillance.

M. l'abbé Garitte, curé d'Essigny-le-Grand et desservant d'Urvillers, n'a malheureusement rien retrouvé des archives locales détruites par la guerre. En revanche M. le Chanoine Guerrée, curé du Bourget, nous a rapporté quelques anecdotes intéressantes.

M. l'abbé Dupeux, aumônier de St-Nicolas d'Issy, outre sa contribution personnelle très appréciable, a réuni à force de recherches un ensemble de témoignages et de précisions de grande valeur.

Les Chers Frères des Ecoles Chrétiennes, M. Lucien Hubert (2), des « Amis de St Labre » se sont faits nos auxiliaires dévoués.

Les Collections du « Bulletin mensuel des Œuvres de la Jeunesse » (le « bulletin vert ») comme celles de la « Semaine Religieuse de Paris » nous ont été précieuses.

M. l'abbé Rallu nous a confié une part imposante des manuscrits de l'abbé Fichaux : Instructions, Retraites, Conférences, notes personnelles.

Les archives de St-Labre et celles de l'Œuvre de Marnes ont été mises à notre disposition.

Son excellence Mgr Lallier, évêque de Nancy (3) a daigné diriger les recherches faites dans son diocèse sur la période militaire de la vie de l'abbé Fichaux. L'ancien Supérieur du Petit Séminaire de Conflans savait qu'il comblait ainsi le vœu de ses élèves...

Monsieur le Chanoine Louis Guédon (4) a bien voulu nous aider à préciser les souvenirs relatifs au Petit Séminaire de Notre-Dame des Champs. Les archives de ce Petit Séminaire,

(1) Décédé en 1956.

(2) Décédé en 1957.

(3) Depuis Archevêque de Marseille.

(4) Décédé en 1955.

maintenant conservées à Conflans, nous ont aussi fourni quelques renseignements intéressants.

Grâce à la bienveillance de Monsieur le Chanoine Largier, nous avons pu consulter aussi les volumes remarquables, maintenant assez difficiles à découvrir, consacrés par Monsieur l'abbé P. Schoenher à l'« Histoire du Séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet » (Desclée de Brouwer, 1911), ainsi que la monographie de Monsieur Piot, écrite par le Chanoine Léon Aubert, « Monsieur le Supérieur » (imprimerie Mersch, 1935), et la plaquette « Notre-Dame des Champs » (imprimerie Féron-Vrau, 1906).

Enfin quelques articles ou brochures — hélas trop rares, mais fort bien écrits — constituent nos sources proprement dites :

Abbé Bossus, curé de Vaux-sous-Laon, « Notre Mère Saint-Joseph » (Aubanel 1928)

Robert Frossard, L'Association de Saint-Labre (Spes 1932)

Abbé Ch. Bordet, Bulletin des Anciens Elèves de St-Sulpice N° 181 - 182, 15 mai, 15 août 1945, pp. 436 et suiv.

M. le Chanoine Charles Fichaux.

Jean Godier, Hommage filial de la Société Saint-Labre à son Directeur très aimé Monsieur le Chanoine Fichaux.

Chanoine Albert Dubois, Monsieur le Chanoine Fichaux, Semaine Religieuse de Paris, 9 Juin 1945.



Cet ouvrage semblait devoir s'achever dix ans après la mort du Chanoine Fichaux. Le curé de St-Germain de Charonne n'avait guère eu de loisirs pour en rassembler les éléments et pour en écrire les chapitres. Mais Mgr Feltin, archevêque de Paris, avait jugé bon en 1952 de confier à l'auteur un poste moins absorbant. Un petit accroc de santé pro-

videntiel, imposant quelques semaines d'exil et de repos, permettait d'arriver plus qu'à moitié du travail.

Alors un autre événement est survenu. Le curé de St-Antoine, appelé à l'évêché de Beauvais, a connu d'autres soucis pressants. S'il a, depuis 1955, pensé plus souvent encore au « Père Fichaux », il n'a vraiment pas trouvé le temps d'écrire sur lui.

Persuadé, au bout de cinq ans, qu'il n'arriverait jamais au terme de son travail, l'évêque de Beauvais a fini par où il aurait sans doute dû commencer. Il a trouvé un collaborateur. Le Chanoine Charles Bordet a bien voulu reprendre les notes éparses, les mettre en ordre, et rédiger plusieurs chapitres qui ne possédaient qu'un titre ou une phrase en exergue. Il était qualifié pour cette œuvre, étant plus anciennement fils spirituel du Père Fichaux, l'ayant suivi de près à travers les années, connaissant lui-même des faits ignorés de bien d'autres. Au plein sens du mot, on doit cet ouvrage à M. le Chanoine Charles Bordet. Son nom figurerait légitimement au frontispice. Il ne l'a pas voulu, mais il est juste que tous le sachent et lui vouent une particulière gratitude. C'est un dernier tour du Père Fichaux que de n'être pas mis en pages et enfermé dans un livre par un seul de ses fils, mais d'être, même là, présenté par une communauté fraternelle où il est difficile de distinguer le tien et le mien : de quoi le faire sourire une fois de plus en paradis.

Une chrétienne de bonne volonté s'est employée avec amour à dactylographier le manuscrit de cet ouvrage. C'est madame André Gotteri, ancienne paroissienne de Charonne. Le Seigneur l'a soudainement rappelée à Lui en novembre 1956. Les lecteurs voudront avoir une prière pour elle comme pour tous ceux qui ont à quelque titre concouru à l'œuvre commune.

CHAPITRE I^{er}

L'ORPHELIN DE SAINT-QUENTIN

C'était par un beau soir d'été, vers 1920. On venait de quitter la gare de Saint-Quentin pour rentrer à Paris. Dans le train l'abbé Fichaux regardait vers le sud-est, comme s'il cherchait quelque chose qu'il avait peine à trouver. Tout à coup, il fit un geste, en silence, puis il dit presque tout bas : « C'est là, Urvillers ». Sur la ligne d'horizon, en haut de la terre à betteraves mollement ondulée, on apercevait, dans la lumière dorée du couchant, quelques ruines, des pans de murs, des maisons sans toit, le moignon d'une tour d'église démolie : la guerre était passée par là !

— « Urvillers, c'est là que je suis né... C'était l'église de mon baptême ». Et le silence se prolongeait. On n'était pas habitué à la mélancolie avec cet homme actif et énergique, qui savait rire et pleurer, s'enthousiasmer et maudire, mais qui paraissait ignorer les sentiments en demi-teinte.

— « Je n'ai pas connu mes parents... C'est là qu'ils ont dû être enterrés... »

Au bout de quelques instants, il avait repris son entrain. Sans doute n'est-il jamais retourné à Urvillers. D'ailleurs le village a été reconstruit tout à neuf, il n'y subsiste plus rien

du passé, rien même des vieux morts dont le cimetière a été bouleversé.

Maintenant pour ses enfants et ses amis innombrables, Urvillers c'est le pays natal de l'abbé Fichaux.

L'exacte sécheresse des archives confirme et précise le témoignage de l'intéressé. En voici le texte :

Diocèse de Soissons

Paroisse d'Urvillers

L'an mil huit cent soixante-neuf, le cinq mai, a été baptisé par moi, curé soussigné, Charles Alfred Paul, né le 20 avril du mariage canonique de François Henri Fichaux et de Louise Morgeaux.

Le parrain a été Paul Cazé et la marraine Albertina Pourrier.

Signé : Ch. Quentin, curé d'Urvillers.

Celui qui devait passer sa vie dans le royaume de la grâce et y vouer toute son activité était né d'un mariage religieux, légitime. Il était entré dans l'Eglise une dizaine de jours après sa naissance. Il y avait reçu le nom de Charles Borromée, qu'il vénéra toujours particulièrement. Peut-être était-ce sous l'influence de l'abbé Quentin, curé d'Urvillers, qui s'appelait Charles. Par une singulière fortune, l'abbé Quentin le suivit longtemps, puisque devenu aumônier de l'Hôtel-Dieu de Saint-Quentin, il prépara ensuite Charles Fichaux à sa Première Communion, et l'assista, trente ans plus tard à sa seconde Messe. Notre nouveau-né s'appelait aussi Paul, comme son parrain. Nous ne retrouvons plus le parrain de la terre, mais il est permis de croire que le grand apôtre n'est pas resté indifférent à l'enfant qu'on lui vouait, car Charles, Alfred, Paul devait un jour lui ressembler par maints traits de son caractère et de son activité.

On ne sait rien de la famille Fichaux. Le nom est assez rare en France, du moins avec son orthographe précise. On ne le trouve guère, à l'origine, que dans les provinces du Nord. Mgr Fichaux, originaire de Haubourdin, mort en 1916, avait été professeur de philosophie à Tourcoing, conseiller des groupements de patrons sociaux du temps de Léon Har-

mel, auteur d'une vie de Dom Sébastien Wyart ; ses neveux et arrière-neveux subsistent nombreux. Il y aurait d'autres familles Fichaux à Rosières-en-Santerre (Somme), ainsi que dans la région de Saint-Omer. Mais les membres de ces familles ne se connaissent aucune parenté avec celui qui nous intéresse.

Étymologiquement, il semble que les « fichaux » ou « ficheux » en patois de la Flandre française, soient ceux qui travaillent la terre avec un instrument pointu : pic, pioche, bêche. Certains hameaux ou certaines fermes s'appellent « les Fichaux » et il y a dans le Pas-de-Calais une commune de Ficheux, (on donne parfois le même nom aux petits animaux, fouines ou taupes, qui creusent des galeries ou des terriers). Ainsi notre « jardinier des âmes » n'aurait fait que transposer au service de Dieu les vertus héréditaires qu'il devait tenir d'une longue lignée paysanne et pauvre : bon sens concret, longue patience, courage infatigable. Quoi qu'il en soit, tout fait supposer que ses parents, habitants d'un village purement agricole et sans attache dans le pays, étaient de modestes ouvriers, au service d'une des grandes fermes de la région (1).

Ils venaient sûrement du Nord, puisque tous les Fichaux semblent en venir. Or la Flandre française a été longtemps sous la domination espagnole. Il n'est pas rare de rencontrer, entre Lille et Cambrai, comme jusqu'en Belgique et en Hollande, des hommes ou des femmes qui gardent des traces non équivoques du type ibérique : vestiges d'anciennes unions entre filles du pays et soldats ou fonctionnaires montés d'outre-Pyrénées, et ayant fait souche dans la province où ils étaient restés fixés après y avoir servi le roi très-

(1) L'étymologie est une science assez ondoyante pour permettre d'autres suggestions. « Fichaux » pourrait aussi venir de « fiscales » et donc de « fisc » : on aurait appelé ainsi les paysans appartenant au domaine royal. Le panier (fiscus) des latins n'est-il pas devenu le symbole des impôts ramassés peu à peu ? La commune belge de *Feschoux*, près de Beauraing (province de Namur) et à la frontière française de Givet, explique ainsi l'origine de son nom.

C'est encore un signe de paysannerie pauvre.

catholique. Lorsqu'on regarde quelque photographie de Charles Fichaux adolescent ou jeune homme on ne peut s'empêcher d'évoquer ce croisement des races. Il a la bonne taille et la carrure un peu lourde du paysan wallon, mais l'ovale du visage, le teint mat, les cheveux d'un noir de jais — cheveux abondants et plats à cette époque — et surtout les grands yeux sombres toujours prêts à jeter des éclairs : tout cela appelle irrésistiblement la pensée de quelque partielle hérédité castillane. Au reste, l'aspect physique est corroboré par la complexion morale. Si Charles Fichaux fut toujours avisé, tenace, méthodique, comme le sont les hommes de la glèbe nordique, ce fond de tempérament ne faisait que souligner par contraste une facilité d'émotion, une vivacité joyeuse, passionnée, et une mobilité d'enthousiasme qu'on rencontre plus souvent sous les cieus du Midi. Avouons que, par ce mélange des sangs brassés sous l'effet des guerres, des héritages royaux, des conquêtes et des révolutions, la Providence avait fait naître ainsi, au sein de l'humble peuple du Vermandois, un enfant capable de marquer énergiquement son passage dans le monde.

Avec la grâce de Dieu, le travail devait être complété par une solide et délicate éducation chrétienne, puis par l'effort soutenu d'une riche personnalité. Mais il eût été difficile de le prévoir à l'origine, car toutes les misères semblaient s'accumuler sur le pauvre petit enfant d'Urvillers.

Il était encore au berceau quand survint l'invasion prussienne de 1870-1871. Batailles de Saint-Quentin (8 Octobre 1870, 19 Janvier 1871), mouvements de troupes, hivers rigoureux, famine et occupation étrangère : c'étaient la tristesse et la misère dans toute la région. François Fichaux mourut à cette époque. — « Des suites de la guerre », devait souvent dire l'enfant qui ne gardait aucun souvenir de son père et qui détesterait la guerre durant toute sa vie. Il ne pouvait préciser l'exact lien de causalité entre la mort de son père et les événements guerriers : le soupçon est fort vraisemblable. Louise Fichaux, la jeune veuve, devait travailler dur.

Rien ne nous permet de la connaître, ni même de la deviner. — « J'ai dû avoir une bonne maman, s'écrierait souvent son fils : mon cœur me le dit. » En effet nous ne pouvons pas imaginer qu'elle ait été sottée ou banale. Mais sa destinée a été brève, comme si sa tâche était accomplie après avoir donné naissance à son fils. Vers 1876, Louise Fichaux tombe gravement malade. On la transporte à l'Hôtel-Dieu de Saint-Quentin. Les Religieuses de l'Hôpital la soignent longtemps. Le petit Charles venait très souvent voir sa maman. Il arrivait tout seul, avec un air grave, affectueux, un peu sauvage. Il restait longtemps, parlait peu et ne pleurait pas... Sœur Saint-Bernard, qui dirigeait la salle, l'accueillait toujours bien, et l'enfant se montrait extrêmement poli, respectueux.

Au bout de quelques mois la pauvre malade meurt.

Charles n'a plus de parents, sauf un frère, sans doute notablement plus âgé ! Était-il seulement un demi-frère, issu d'un premier mariage de François Fichaux, et repris par sa famille maternelle, soit au moment du remariage de François, soit au moment de sa mort ? Ou bien, à cause de son âge, avait-il été placé ailleurs, en devenant orphelin ? Nous l'ignorons. Il est certain que les deux frères se connaissaient un peu, sans être très liés. Ils se sont retrouvés à la première messe de Charles. Par ailleurs il n'en est jamais fait mention. Ils n'ont sûrement pas été élevés ensemble. Nous ne savons pas pourquoi notre héros, au cœur si affectueux, n'a jamais été en relation plus étroite avec le seul membre de sa famille humaine qu'il se connût.

Quoi qu'il en soit, en 1876, le petit Charles est pratiquement seul au monde. La bonne religieuse n'hésite pas : il y a un quartier d'orphelins à l'Hôtel-Dieu, la Communauté décide d'adopter l'enfant.

C'est une autre histoire qui commence.

CHAPITRE II

MERE SAINT-JOSEPH

— « Pauvre petit orphelin que j'étais, sans un sou, sans rien... J'ai été recueilli à l'hôpital... Et encore, par protection : on ne voulait pas même de moi ! »

C'est rigoureusement vrai. Il y avait bien un orphelinat annexé à l'Hôtel-Dieu, mais Charles Fichaux n'y avait pas droit, car il n'était pas de la Ville de Saint-Quentin. Les Sœurs ont dû batailler pour pouvoir le garder malgré le Règlement. Elles ont fini par toucher le cœur d'un bon Administrateur, Monsieur Lescot, et elles ont gagné leur cause. Charles est resté « par protection ». Il a trouvé une nouvelle famille. Celles qui deviennent pour lui de nouvelles mamans ont lutté pour l'avoir. C'est l'origine d'un attachement qui durera jusqu'à la mort.

L'ancien Hôtel-Dieu de Saint-Quentin se trouvait de l'autre côté de la ville, dans le vallonement qui la joint au Faubourg St-Martin. Il portait le numéro 14 de la rue Saint-Martin. C'était un agglomérat de bâtiments en briques avec des toits d'ardoises, qui devaient abriter des services divers : hospice

de vieillards — hommes et femmes, — des aveugles, salles pour les malades et blessés, quartier des orphelins (40 garçons et 60 filles), asile pour les filles repenties, sans compter la pharmacie, la lingerie, la cuisine, etc...

La chapelle, avec son haut toit garni d'un tout petit clocheton se trouvait à côté du grand porche d'entrée surmonté d'une croix (1). Son chevet, qui faisait un peu saillie sur le trottoir, comportait une rosace et deux fenêtres ogivales. Les trois vitraux, qui à l'intérieur dominaient l'autel de plâtre, représentaient : la Trinité au milieu, à droite Saint Louis protecteur de la Maison, à gauche Saint Augustin protecteur des Religieuses. Il y avait une belle grille de communion en fer forgé avec des symboles eucharistiques, puis deux grandes statues, l'une de la Sainte Famille, l'autre du Sacré-Cœur apparaissant à Marguerite-Marie. Un beau rideau vert fermait la clôture ; lorsqu'on l'ouvrait au moment de la Communion, on apercevait, à travers la grille, le chœur des Religieuses, éclairé au fond par de hautes baies arrondies de belle allure. Mais ordinairement le rideau était fermé ; de la Chapelle on entendait seulement à certaines heures, soit le murmure de la psalmodie, soit le chant des Sœurs ou des Novices.

Si nous nous attardons un peu à décrire ces lieux, c'est qu'ils ont modelé l'enfance de Charles Fichaux. Là il a prié, suivi le catéchisme, servi à l'autel, fait sa Première Communion (2), célébré plus tard la Messe. Mais on ne peut y aller retrouver son souvenir car, en peu d'années, tout allait être bouleversé. En 1907 l'Hôtel-Dieu devait être laïcisé, la chapelle désaffectée, les Sœurs expulsées ; en 1918 tout serait rasé. Depuis, on a reconstruit un bel hôpital, mais sans cha-

(1) Cette chapelle datait du début du XVII^e siècle. Elle avait été bénie le 29 Avril 1643 et placée sous le vocable de Saint-Louis de France. Saint-Louis avait, dit-on, été grand bienfaiteur de l'ancien hôpital d'Hildrade.

(2) Selon l'usage de l'époque, on attendait, pour la Première Communion, d'avoir treize ans accomplis. Pour Charles, ce fut le 22 Juin 1882. Il reçut la Confirmation le lendemain, 23 Juin, sans doute des mains de Mgr Thibaudier, à la Basilique de Saint-Quentin.

pelle, puisqu'il n'y avait plus de Religieuses. La rue Saint-Martin s'appelle maintenant rue Emile Zola.

Au milieu de tout cela, parmi les bâtiments, les préaux et les cours, étaient la « Communauté », son Noviciat et son jardin. Le vieil Hôtel-Dieu avait été fondé jadis par le Chapitre collégial de la ville (3). Les Seigneurs Chanoines, cette puissance féodale du haut Moyen Age, avaient là comme ailleurs, élevé un abri pour toutes les misères, en le dotant largement d'une part de leurs revenus. Ils en avaient confié le soin aux « Religieuses Augustines de l'Hôtel-Dieu », congrégation toute locale dont l'origine remonte au XII^e siècle. Six cents ans plus tard le Chapitre a disparu, les Chanoines se sont dispersés, leurs revenus ont été transférés à la Nation. Mais tandis que leur église, la vénérable « Collégiale », devenait la principale paroisse de la ville, les Religieuses sont toujours restées. Même durant la Révolution, en 1793, elles ont gardé leur fonction, vénérées par toute la population. L'Hôtel-Dieu était leur affaire, elles en dirigeaient tous les services. Seule la centralisation administrative de la fin du XIX^e siècle les a soumises à l'Assistance publique et à la Municipalité, désormais pourvoyeuse de ressources, et les a dotées d'une « Commission administrative ». A l'époque où nous sommes, malgré la « laïcité » envahissante, c'étaient encore les Sœurs qui menaient la barque à Saint-Quentin. Cela leur était facile, en somme, car elles faisaient corps avec la maison.

Elles se recrutaient dans la région : donc elles connaissaient tout le monde. Elles étaient proches de leurs malades ou de leurs orphelins, originaires du même milieu qu'elles. Certaines, même, étaient des orphelines qui avaient grandi là. D'où un immense et profond esprit de famille. Par ailleurs, elles restaient à l'Hôtel-Dieu toute leur vie. Depuis la

(3) Le premier Hôpital — Hôpital d'Hiltrade — avait été établi en faveur des pèlerins et voyageurs, dès 853. Il dura jusqu'en 1557, date où il fut détruit par un incendie. Plutôt que de le reconstruire sur place, on le joignit alors, à l'emplacement actuel, à l'Hôpital Buridan, fondé lui-même en 1312.

Réforme de 1648, établie par l'Evêque de Noyon, elles étaient cloîtrées, et elles n'avaient aucune raison de changer de Communauté, puisqu'elles étaient au service d'un seul Hôpital. Parmi elles, s'étaient élevées des Supérieures de première valeur, maîtresses de maison impeccables, saintes filles, douées d'un sage esprit de gouvernement. Il s'était ainsi établi une tradition de piété ferme, de bon sens et de goût pour l'éducation, avec beaucoup d'affection sans mièvrerie, qui restait dans l'humilité d'une bonne famille populaire de province et atteignait pourtant une véritable noblesse d'âme et de mœurs.

Ces bonnes religieuses portaient un costume assez semblable à celui des Augustines de l'Hôtel-Dieu de Paris : ample robe noire à larges manches, guimpe blanche carrée qui couvre la poitrine, bandeau blanc sur le front, et un voile noir qui retombe sur les épaules : le tout d'une propreté méticuleuse, avec le complément d'une ceinture de cuir soutenant un grand rosaire à crucifix de cuivre... et un trousseau de clés qui cliquettent sans cesse. — C'est digne et simple : des mères de famille, les ménagères des pauvres et du Bon Dieu. — Elles ont presque toutes l'accent picard, avec ses diph-tongues fermées, ses consonnes un peu rudes et son brusque martèlement. Elles sont solides, expertes, vives et paraîtraient peut-être bourruées sans leur regard franc, leur large sourire et leurs réparties malicieuses. Car elles sont généralement gaies comme des pinsons.

Charles Fichaux a passé au milieu d'elles les années de sa première formation : de sept à dix-sept ans. Il les a aimées de tout son cœur d'orphelin. Elles ont été pour lui d'une bonté extraordinaire et il leur a voué une reconnaissance qu'on ne saurait exprimer. Longtemps après avoir quitté Saint-Quentin, jusqu'à la fin de sa vie, il a gardé une part de leur esprit et de leurs réflexes. On sait l'influence d'une maman sur son fils affectueux et bien doué, et comment cette influence se poursuit durant toute l'existence du fils, même après la mort de la mère. Qu'on imagine donc l'in-

fluence d'une mère multiple — toute une communauté — qui a pétri tous les aspects humains d'une enfance enclose, et qui en même temps l'a pénétrée jusqu'au domaine spirituel, en lui ouvrant des horizons plus vastes que le monde, puisqu'ils vont jusqu'à Dieu. On ne comprendrait rien à l'abbé Fichaux, si on ne le replaçait pas dans ce cadre premier, et c'est l'honneur des Augustines de Saint-Quentin d'avoir élevé un tel fils.

Lorsque le petit Charles arriva à l'Hôtel-Dieu, il y avait une trentaine de Religieuses. La bonne Mère Saint-Benoît en était la Supérieure depuis une quinzaine d'années, elle devait garder sa charge cinq ans encore. Mais la personnalité la plus marquante était déjà Sœur Saint-Joseph, qui allait lui succéder en 1882. « Mère Saint-Joseph », voilà celle qui fut entre toutes la véritable maman de l'abbé Fichaux. Il faut l'en avoir entendu parler pour savoir ce que peut être le respect, l'affection, la vénération, la tendre admiration d'un cœur d'homme pour une mère. Et qui n'a pas entendu l'abbé Fichaux parler de Mère Saint-Joseph ? Il le faisait d'un ton joyeux et ému, confiant et enthousiaste ; il était heureux de prononcer son nom. Pour lui, Mère Saint-Joseph était la sagesse et la bonté, le cœur et l'intelligence, le modèle des vertus ménagères, l'autorité et la distinction, la piété forte et éclairée : à la fois sa mère et son père, et presque son prêtre.

A la vérité, c'est une belle figure de religieuse. De taille légèrement au-dessous de la moyenne, elle ne paraissait pas petite, tant elle était digne. Sa figure pleine et régulière, sous le voile, semblait comme éclairée de l'intérieur. Des yeux légèrement bridés, un nez bien marqué et un menton ferme, une bouche un peu large, avec aux commissures des lèvres deux rides verticales qui venaient sans doute de bien des souffrances, des fatigues et des soucis, mais qui s'effaçaient dans un bon sourire : tous les traits de sa physionomie marquaient la solidité. Sa démarche était vive comme son cœur. Energique et pas toujours commode, dure à elle-même et pitoyable aux autres, elle détestait vigoureusement le men-

songe, la paresse et la lâcheté. Pratique et réaliste, ayant bien les pieds sur la terre, elle aimait le Seigneur de tout son cœur, Le servait avec vigueur sans s'embarrasser de théories ni de grands mots, et cherchait à être toujours très bonne. Comme il n'était guère dans sa nature de l'être par des paroles tendres, elle l'était incroyablement et sans relâche dans ses actes, inépuisablement généreuse.

Elle était née en 1841 à Vaux-sous-Laon, dans une nombreuse famille d'honnêtes vigneron. Là elle s'était appelée Octavie Berger. Entrée à la Communauté de Saint-Quentin à 17 ans, en 1858, elle y avait fait profession trois ans plus tard. Elle devait être Supérieure pendant 38 ans, de 1882 à 1920, pour mourir en 1926, largement octogénaire. Avant d'accéder au Supérieurat, elle avait fait ses preuves dans les divers services de l'Hôtel-Dieu. Elle avait dirigé le quartier des orphelins de 1869 à 1871. A cette date, elle fut placée à la tête des orphelines, à qui elle faisait elle-même la classe, remplacée chez les garçons par Sœur Sainte-Marie. Mais Sœur Saint-Joseph gardait la direction de l'ensemble ; c'est à ce titre qu'elle accueillit le petit Charles Fichaux.

Mère Saint-Joseph : c'est un nom assez étrange pour une femme, car c'est un nom d'homme. Dans le cas actuel il s'adapte pourtant merveilleusement bien. La femme, dans la Supérieure de Saint-Quentin, avait un cœur maternel, avec toutes ses délicatesses, sa pureté fidèle et ses intuitions. En même temps, ce que l'on pourrait appeler sa sainteté, c'est-à-dire sa vie religieuse, avait quelque chose de viril, de robuste. Et ce caractère mâle se trouvait assez dans la ligne du père nourricier de Jésus, l'honnête artisan, silencieux dans l'amour de sa tâche bien faite. En entrant à l'Hôtel-Dieu, Charles Fichaux avait été conduit à Nazareth.

CHAPITRE III

NAZARETH EN PICARDIE

Voici donc notre petit bonhomme à l'Hôtel-Dieu de St-Quentin, dans le quartier des orphelins, au milieu de ses quarante camarades, qui ont de six à treize ans.

Selon l'usage de l'époque, ils forment une sorte de communauté quasi monacale.

La plus grande partie de la journée se passe en classe. Les enfants n'ont point à sortir de la maison pour cela, car il y a un instituteur résident. C'est un homme simple et bon, qui aime ses élèves, Monsieur Dourlan (1). Il est patient et méthodique, aussi on travaille bien dans sa classe. Celle-ci est une grande pièce, que domine un crucifix, flanqué de deux pancartes « *Une place pour chaque chose* » et « *Chaque chose à sa place* ». Sur les autres murs, parmi les cartes géographiques et au-dessus du compendium métrique, il y a d'autres inscriptions : « *Un travail opiniâtre triomphe de tous les obstacles* ». « *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même* ».

(1) Le successeur de M. Dourlan a été M. Hazart.

Non content de remplir les heures officielles d'étude, Monsieur Dourlan a tant de goût pour son métier qu'il se plaît à réunir des volontaires les jours de congé, sous les arbres, dans un préau, au cours de promenades dans la campagne, pour leur raconter des histoires, répondre à leurs questions. Charles est toujours parmi les volontaires : il écoute, il interroge, sa mémoire enregistre. Toujours il gardera un souvenir respectueux de l'humble maître qui, dira-t-il, parlait peu de religion, mais était sincèrement croyant. Aussi bien c'est à lui qu'il devra la solidité de son instruction primaire : une orthographe sans défaut, une écriture appliquée et régulière, un français correct, un art de calculer vite et bien, des notions assez complètes d'histoire, de géographie et même de sciences.

Au catéchisme, c'est un peu différent. Monsieur l'abbé Quentin, l'aumônier, est l'ancien curé d'Urvillers qui a baptisé Charles. Il fait de longs sermons le dimanche, on n'y comprend rien, et on a hâte d'arriver à « Ainsi soit-il ». — « Nous avons tous peur de lui ! » Charles aime les cérémonies, le chant des Sœurs, les cantiques qu'une religieuse fait répéter. Outre la messe dominicale et les vêpres, il va avec tous à la messe du jeudi, et même en semaine à son tour, car il est bientôt enfant de chœur. Cependant l'enfant ne s'épanouit pas. Hélas l'aumônier n'est guère patient, il n'explique rien, il se fâche et il donne beaucoup de gifles...

En réalité, c'est dans la vie de communauté que l'orphelin trouve vite son bonheur. Certes il ne sera jamais caressé ni mignardé — les caresses et les mignardises cachent souvent tant de faiblesse et d'égoïsme ! — Mais les Sœurs, toutes réservées ou brusques qu'elles soient, sont si bonnes ! Charles est timide et hardi à la fois, volontaire et indépendant. Extrêmement fier, il a horreur de tout ce qui lui semble injuste. Il pourra se cabrer, se buter s'il n'est pas compris. Sensible à l'excès, il aura une reconnaissance infinie pour le moindre témoignage de confiance ou d'affection. Assez gauche et pataud à l'origine, il a besoin qu'on lui explique

nettement les choses, car si son esprit comprend en clair, ses mains ne sont pas toujours adroites pour réaliser. Mais dès qu'on lui a montré une technique, il s'en empare, la pousse à la perfection, et il travaillera avec courage et persévérance, pour réussir, pour faire plaisir. Là, il aime l'effort, il « figolera » (ce sera toujours un de ses mots), il sera ambitieux.

Les Sœurs ont vite compris ce tempérament. A vrai dire il s'accorde à merveille avec leur orientation à elles. Dès l'abord, l'enfant s'est senti en confiance avec elles. Il est encore petit. Dans la journée, il suit le mouvement et cherche à se faire oublier. Parmi des camarades parfois brutaux ou grossiers, il reste tout craintif. Mais quand le soir tombe, une profonde paix descend. On récite tous ensemble la grande prière de Fénelon, dont les amples périodes opèrent comme une sorte d'incantation. Puis on monte en silence au dortoir. Les papillons des becs de gaz s'éteignent derrière les rangs. Chacun se cache vite au fond de son petit lit de fer, bien propre et bien couvert, et bientôt ne luit plus que la menue flamme des veilleuses, qui dessine au plafond de grandes ombres mouvantes. On aurait facilement un peu peur ou envie de pleurer : car Charles aura toujours de la peine à s'endormir. Mais « Ma Sœur » est là : on entend le glissement de son pas feutré, le frôlis de sa grande robe et le cliquetis du chapelet qu'elle égrène. Alors on tombe dans le sommeil. Le lendemain matin, la même ombre vigilante sera là avant le réveil. S'il fait très froid, le vent se sera engouffré par les fenêtres mal jointes, et aura saupoudré les oreillers de neige. « Ma Sœur » emportera sous chaque bras un des plus jeunes, enroulé dans ses couvertures, et elle ira les habiller elle-même dans la pièce voisine où brûle un bon feu allumé d'avance par ses soins.

Cela ne s'oublie pas, dans le cœur secret d'un orphelin. Comment remercier ? C'est très simple : « Ma Sœur » demande à chaque enfant d'être très propre et d'entretenir lui-même ses affaires personnelles : toilette complète à

l'eau froide, lits ouverts au grand air puis bien faits, habits brossés, sabots immaculés, souliers cirés, couverts d'étain brillants comme de l'argent. Puis le dimanche, képi, ceinturon, boucle et boutons astiqués (car c'était l'époque des uniformes). Charles frotte avec amour, il sera impeccable — cela durera toute sa vie, — puis il se présentera, un peu anxieux à cause des cheveux rebelles qu'il a pourtant copieusement arrosés pour les faire tenir. Et son cœur bondira de joie quand il lira la satisfaction dans les yeux de « Ma Sœur », quand il entendra un vigoureux : « Bien, mon tiot ! »

De même, dès le plus jeune âge, il ira cirer les coins les plus reculés ou les moins visités du dortoir, des escaliers. Il apprendra à laver un parquet lame par lame, « en changeant souvent l'eau pour relaver sa toile » (relaver, à Saint-Quentin, signifie rincer).

Chaque enfant se voit confier un petit carré de jardin, afin d'y faire pousser des fleurs et des légumes. C'est encore un triomphe de Charles. Une année, il a même réussi à avoir des fleurs dès le mois de mars — des narcisses — et il a son projet. Secrètement, il cueille tout ce qu'il a de plus beau, le 19 Mars, pour la fête de Mère Saint-Joseph. Va-t-il lui offrir son bouquet ? Ce serait trop facile, et il n'ose guère se mettre en marge des autres. Son idée est plus compliquée. Dans une des salles, il y a une statue de Saint-Joseph, bien haut, au-dessus d'une porte. Fleurir la statue, pour faire une surprise à la Mère qui aime tant son Saint Patron, ce sera plus délicat, plus « figolé » ! Notre Charles entre comme un voleur dans la maison, lorsqu'il la sait déserte. Il dresse un échafaudage de table, banc et chaise et il grimpe... Hélas, il fait un faux mouvement, perd l'équilibre, entraîne les fleurs, le vase et peut-être la statue. Dans un grand vacarme, il choit et heurte rudement le sol. Tout le monde accourt, l'enfant n'a rien de cassé, mais il sanglote. Les Sœurs s'écrient : « Ce tiot Charles, tout de même ! » Et Mère Saint-Joseph frotte la bosse en disant : « Ce n'est rien, mon Charles ». Tout finit bien, ce sera un souvenir inoubliable : « J'aimais tant St-

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

12 NF.

Imprimé en France

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

